

sur ses joues d'écorce rugueuse ainsi que le soir doré où l'épouse trépassa.

Palmyre survint. Alerte et contente, elle parcourut la cuisine, rangeant le buffet, soufflant le feu, balayant, époussetant, dévouée avec tant de plaisir à son ménage. Ensuite, pour coudre sa veste des dimanches, elle s'assit contre la fenêtre aux menus carreaux bordés de toiles écarlates. Jean Gabri considérait sa fille délicieusement, en dessous, ému de fierté. Il ne songeait qu'à elle, maintenant ; Palmyre était la plus jolie demoiselle des environs : brune, grande, les joues rouges, les bras hardis, et elle refusait les plus riches mariages. Pourquoi cet entêtement, ces caprices de petite folle ? Le fermier ne savait point, et de tels dédains l'inquiétaient pour l'avenir.

Alors, comme son âme attendrie s'alanguissait en un désir de consolation, il s'épancha, continua tout haut, d'une voix douce, l'expression de son éternel souci :

— Penses-tu quelquefois à la ferme, Palmyre ? Tu devrais me donner bien vite un remplaçant, avant que je meure, moi aussi.

L'héritière baissa la tête. Ses doigts tremblaient sur le corsage en cousant.

— Tu ne réponds pas ? Tu as peut-être un amoureux, le fils de quelque ferme sans doute ?

— Non, soupira-t-elle le front toujours baissé.

— Tu ne veux donc pas te marier ?

— Si.

— Eh bien ?

— Oui, je veux me marier. Mais... je n'ose pas dire. Mon amoureux n'a pas d'argent, il ne sait même pas que je pense à lui. C'est lui seul que je veux, les autres ne me semblent que des sots et des menteurs, des affamés de notre bien.

— Pas d'argent ! grommela Jean Gabri. Et sa famille ? Ce n'est pas un vagabond, je suppose, un enfant perdu ?

— Non, il est honnête et bon comme le pain. Oh ! vous le connaissez ; il vaut trois hommes à l'œuvre.

Palmyre peu à peu avait redressé son buste sur la chaise. Le fermier cachait son visage entre ses mains, pensivement.

— Encore un malheur, je parie, murmura-t-il. Tu as dit que je le connaissais, t'en prétend ? Voyons.

Elle hésita, la bouche humide comme d'un baiser. Le maître sourit de sa confusion. Alors, levant ses yeux volontaires, elle proféra le nom si doux à son cœur et à ses lèvres :

— Hubert.

Et elle rougit, se tourna vers la fenêtre, vers les terres opulentes qui se développaient sur le coteau, jusqu'à la route blanche. Tout à coup elle aperçut le jeune homme.

Il cheminait, si beau, si grand dans les brumes du soir. Et il rentra, sa pioche à l'épaule, d'un pas radieux, apportant la santé et la joie de l'espace. Il fredonnait une chanson de ses montagnes, insouciant, inattentif au silence bourru de Jean Gabri.

II

Palmyre et Hubert n'avaient pas échangé le moindre aveu. Presque aussi muets tous deux que la glèbe, soit à l'ouvrage, soit dans la maison, ils vivaient en camarades. Quelquefois, ils se courtoisaient par de furtives prévenances, des taquineries, des jeux d'écoliers. Leurs silences, quand ils étaient seuls, frissonnaient d'une jouissance de rêve où ils confondaient leurs âmes.

Le lendemain, avant midi, ils se rencontrèrent au puits de la cour : Hubert menait boire son cheval, Palmyre puisait de l'eau pour laver du linge. Le faraud, désireux d'éviter une fatigue à son ami, voulut tirer les lourds seaux de bois. Mais celle-ci plaisamment résistait.

Leurs mains rudes se heurtèrent, ils s'embrassèrent presque. Ravis, les yeux dans les yeux, ils tressaillirent d'une ivresse profonde et d'un espoir.

Le cheval, indiscret, leva sa tête velue, et, les naseaux trempés de gouttes ruisselantes, contempla les amoureux.

Palmyre avait cédé enfin. Pendant que le jeune homme penchait sur le puits, elle se confessa, comme s'il l'eût questionnée :

— Hier, mon père m'a parlé de mariage... Je lui ai dit la vérité.

— Ah !... Qu'est-ce qu'il a dit ? répliqua Hubert, qui s'appêtait à remplir le baquet.

Seulement, le pataud broncha, inonda le sol boueux contre la margelle.

— Il n'a rien dit, chuchota la paysanne soulagée d'une telle douleur d'amour.